

ESQUISSES D'UN AVANT-MONDE

*« En s'en prenant à la montagne, la peinture trouve son âme.
En s'en prenant à l'eau, elle trouve son mouvement. »*

*« Les gens croient que la peinture et l'écriture consistent à
reproduire les formes et la ressemblance. Non, le pinceau
sert à faire sortir les choses du chaos. »*

Shitao. Propos sur la peinture.
Chine. XVIII^{ème} siècle

« Tout commence simplement par une touche d'une seule couleur. Souvent une couleur froide quand il fait chaud, une chaude lorsqu'il fait froid », me dit l'artiste alors que je viens d'entrer en son atelier. Derrière cette presque boutade laissant à penser qu'elle a inventé la climatisation par la peinture peut se cacher de l'un peu plus sérieux, l'idée que l'art soit fait pour quelque chose, qu'il doit avoir une efficacité à modifier l'ordre général, en somme qu'il soit quelque peu magique, naturellement magique.

Donc, ici, peinture pour. Mais pour quoi ? Pas seulement pour se réchauffer ou se rafraîchir. D'abord peinture pour s'abandonner à l'espace, se laisser dépouiller, dénuder, purifier par l'espace. Un espace sans dessin ni dessein, lui-même pur, vierge de toute qualification. Juste un mouvement, un tressaillement d'espace.

Peinture pour se laisser balayer par les grands souffles de lumière, par les grands vents de l'avant-monde.

Cette peinture propose un baptême du regard, par immersion totale. Tout l'être, tout le corps, tout l'appareil sensoriel doit être submergé.

Bienvenue dans les cataractes chromatiques. Ici il faut plonger, il faut être tout de suite et pour longtemps en apnée. Il faut s'abandonner, se laisser couler, se laisser emporter. Surtout ne pas se débattre, surtout ne pas compter trop tôt sur le repos d'une rive.

L'on a l'impression d'assister ici à l'embryoscopie du paysage, au développement fœtal du monde.

Paysage nu.

Paysage sans terre. Sans socle stable.

Paysage seulement tissé de lumière. Seulement battu des vents solaires.

Le solide ici n'a pas son royaume.

Règnent seulement les amples flux et les vastes reflux.

Souffle seulement la grande haleine d'un soleil premier.

L'horizon même en est à ses débuts. Il ne tient pas bien, doute de sa position, laisse place aux vertiges du sans fin, du sans fond.

La perspective n'est pas unique, mais explosée, éparpillée dans tout le champ visuel.

Et cette lumière, dans la fraîcheur du prisme...

Pourquoi, pour dire le lointain passé, parle-t-on toujours de « la nuit des temps » ?

Il paraîtrait plus approprié d'évoquer la pure clarté des origines. « *Et la lumière fût...* »

Comment en effet, d'abord, devant ces toiles, ne penserait-on pas aux premières lignes de la Genèse : « *Tout était vague et vide... Le souffle de Dieu se mouvait sur les eaux* » ?

Paysages d'un instant seulement avant le monde, lorsque, les yeux clos, le Créateur rêvait encore sa création.

L'immense était sans contrainte, projet libre, pur élanement du désir d'être.

Tout le visible était en germe. A la fois la graine et l'efflorescence de tout.

On est à l'aube du monde, dans le vaste océan des possibilités, dans le grand barattage de la mer de lait, dans les remous et les grumeaux d'un cosmos originel, alors que tout l'invisible va se faire sensible, palpable, observable.

Le **tondo**, tableau circulaire, et un format qu'affectionne particulièrement Eliane Hawa. D'abord parce que le cercle, symbole du ciel et de l'infini pour les chinois, correspond bien à son approche cosmogonique de l'acte pictural. Mais aussi ces tableaux ronds procurent l'impression que l'on regarde le paysage au travers des hublots d'une nef à remonter le temps, d'un bathyscaphe plongeant aux profondeurs des âges.

Peinture, ensuite, pour savoir. Ce serait à coup sûr passer à côté de l'essentiel de cette œuvre que de négliger sa dimension foncièrement gnostique. Il s'agit ici sinon de percer le mystère du monde, du moins de se rendre au plus possible sensible à son évidence. Je songe ici à cette superbe lettre de Hugo von Hofmansthal à Edgar Karg

La plupart des gens ne vivent pas dans la vie, mais dans un simulacre, dans une sorte d'algèbre où rien n'existe et où tout seulement signifie . Je voudrais éprouver fortement l'être de toute chose et plonger dans l'être la profonde signification réelle. Car l'univers entier est sens devenu forme. L'être-escarpé des montagnes, l'être-immense de la mer, l'être-obscur de la nuit, la manière qu'ont les chevaux de regarder fixement, la constitution des mains, le parfum des œillets, la succession des houles et des creux dans le sol, ou des dunes, ou des falaises sévères, la manière dont un pays entier se livre d'une montagne, et ce qu'on ressent en pénétrant par une journée torride dans un frais vestibule aux dalles mouillées, ou lorsqu'on mange une glace : dans toutes les innombrables choses de l'existence, en chacune isolément et de façon singulière, quelque chose s'exprime, que les mots jamais ne peuvent rendre, mais qui parle à notre âme. Ainsi le monde entier est un discours de l'insaisissable à notre âme, ou bien un discours de notre âme à elle-même ».

C'est bien ce discours insaisissable, ce poème sans vocable que nous pouvons saisir en cette œuvre, quelque chose comme la vaste rumeur des forces fondamentales, cette harmonie primale que Pythagore nommait la musique des sphères.

Peinture pour prêter l'oreille au bruissement qui se fit sitôt après le silence du tout début.

Peinture pour écouter la symphonie de l'avant-monde.

Gérard Barrière